

flement de colline les toits rouges, les vieilles maisons et l'église à clocher carré, on accrocha des bœufs au-devant des mules. Seules, ces patientes, bonnes et robustes bêtes pesant de toute la force de leur front sur le joug, peuvent enlever et retenir les voitures, qui, sans leur secours, rouleraient au bas de la montagne comme au bas de montagnes russes.

Les bœufs aiguillonnés, les mules fouaillées parvinrent enfin au plateau culminant, où se reposaient d'autres couples de bœufs, prêts à redescendre pour une autre ascension.

De cette place, si l'on se retourne, on aperçoit un spectacle splendide : les montagnes de la province de Guipuscoa s'étagent les unes derrière les autres avec des couleurs mordorées, violettes, bleues, fumée de pipe.

A partir de là, le pays devient moins pittoresque. La route s'allonge poussiéreuse entre des sites assez tristes et maussades, rencontrant parfois un village chétif et d'aspect ruiné. On est dans la province d'Alava.

Bientôt une longue allée d'arbres se présenta, sillonnée de chars à bœufs, de diligences et de voitures. Une silhouette hérissée de clochers se dessina à l'horizon : c'était Vitoria. Trois heures et demie sonnaient à tous

les campaniles. Nous arrivions à temps pour la course.

N'est-ce pas bizarre d'entrer en poste dans une ville où aboutit un chemin de fer, et cela, avec les ingénieurs de la ligne?

III

Vitoria, que nous avons vue en 1840 si morne, si triste et si déserte, était en proie à une animation extraordinaire. Une population nombreuse, parée de ses habits de fête, circulait dans les rues, et devant la fonda de Pollarès bourdonnaient, comme des abeilles devant une ruche trop pleine, des essaims de touristes.

Nous réparâmes succinctement le désordre de notre toilette dans les chambres qu'on nous avait gardées à grand-peine, et nous sortîmes sans demander le chemin de la place des taureaux : la foule marchant toute dans le même sens l'indiquait assez.

L'arène se trouvait à une faible distance de la fonda. Comme celui de toutes les places de taureaux, son aspect n'avait rien de monumental. Un vaste mur circu-

laire blanchi à la chaux et percé de portes donnant accès aux *palcos*, aux *tendidos* et aux *asientos de barrera* ou servant aux besoins de la place, c'était tout. Il est singulier que l'Espagne, qui pousse jusqu'à la passion le goût des courses de taureaux, n'ait jamais songé, même dans ses principales villes, à élever avec des matériaux solides un amphithéâtre digne de ce nom. L'antiquité a pourtant laissé d'excellents modèles en ce genre, et leurs restes sont encore assez considérables pour servir de guide aux architectes modernes. Comment le pays qui seul conserve la tradition des jeux sanglants du cirque, n'a-t-il pas encadré ces scènes émouvantes dans un cercle d'arcades et de colonnes, et fait asseoir le public des derniers gladiateurs sur des bancs de marbre ou de granit? Un amphithéâtre est pourtant un admirable thème d'architecture. Le Colisée, les cirques de Vérone, d'Arles, de Nîmes et d'Italica, le prouvent abondamment.

Nous avons pris une loge de *sombra*; mais le soleil y dardait encore ses rayons, et la projection d'ombre qui séparait l'arène en deux zones, l'une bleuâtre et relativement fraîche, l'autre jaune et absolument torride, ne devait la gagner que dans une demi-heure. Ce petit contre-temps ne nous émut pas beaucoup. Le

sacrifice de notre teint était fait, et une couche de hâle, en plus ou en moins, sur notre masque fauve comme du cuir de Cordoue ne devait pas avoir grande influence sur nos agréments physiques. D'ailleurs, dans la loge voisine de la nôtre, de jeunes señoras blondes n'avaient d'autre bouclier contre les rayons de l'astre que leur éventail ouvert sur le coin de l'oreille et paraissaient supporter fort stoïquement la chaleur. Dans le fond de cette loge se tenait un curé en costume ecclésiastique. Sans doute, comme la *funcion* se donnait pour la fête de la sainte Vierge, il croyait devoir y assister. Nous ne nous souvenons pas d'avoir vu un prêtre à aucune des nombreuses courses dont nous avons été témoin. Peut-être notre mémoire nous trompe-t-elle, car personne ne semblait remarquer la présence de celui-ci.

C'était la troisième journée de la *funcion*, et l'affluence n'était pas moins grande. A part quelques gradins où le soleil versait plus particulièrement ses cuillerées de plomb fondu, le vaste entonnoir, du rebord de la barrière jusqu'au fond des loges, disparaissait sous une foule bigarrée et fourmillante. Un ouragan de bruit s'élevait de ce tumulte de formes et de couleurs; il y avait là des bérets basques, des *sombreros*

calañes, des casquettes aragonaises, des *gorras* à la mode de Catalogne, des vestes de peau d'agneau, des jaquettes marseillaises brodées en drap de couleur, des mantilles à bord de velours, des châles jonquille historiés d'oiseaux, des jupes en drap jaune-serin, le tout mêlé d'une incessante palpitation d'éventails bleus, verts, roses, chamarrés d'enluminures grossières, et qui semblaient les papillons de ce parterre humain.

Les *aficionados* avaient apporté, se méfiant de la puissance de leurs poumons, tout un orchestre de vacarme : porte-voix en fer-blanc, sonnettes d'ânes-colonels, grappes de grelots, cornets à bouquin, tambourins, crécelles, tout ce qui peut jeter dans le tapage une note aigre, rauque ou discordante; car le bruit est un élément de la joie, et l'on ne s'amuse guère en silence.

Sur les gradins vides étaient venus s'asseoir des soldats de la garnison alignés militairement; et, non loin des soldats, nous remarquâmes une petite compagnie d'enfants vêtus de jaquettes bleues uniformes, qu'on nous dit être les enfants trouvés.

Le spectacle allait commencer, et déjà sonnait la grêle fanfare accompagnée de tambourin qui annonce

l'entrée de la *cuadrilla*. Parmi les invités arrivés de France par le train d'inauguration, la plupart n'avaient jamais vu de courses de taureaux, et quelques-uns n'étaient pas sans inquiétude sur la fermeté de leurs nerfs, en présence des chutes, des éventrements, des cascades d'entrailles, des mares de sang, qui, pour les étrangers, forment le côté odieux de la course.

Il faut quelque habitude de la place pour devenir sensible au côté héroïque de la lutte, à la correction et à la maestria des estocades.

Rien de plus élégant, de plus fier et de plus noble que l'entrée de la *cuadrilla*, et ce spectacle charma les touristes novices. D'abord les *chulos* s'avancèrent, la cape sous le bras, dans leur leste costume de Figaro, en escarpins, bas de soie rose, culottes de tricot, gilet et veste de couleur vive, chamarrés d'autant de broderies; de passequilles, d'aiguillettes, de franges, de torsades, de boutons en filigrane d'or ou d'argent que l'étoffe en peut supporter, la taille assurée d'une large ceinture de soie à plusieurs tours, coiffés de la coquette *montera* penchée sur l'oreille; puis vinrent les *picadores* à cheval, avec leurs épais pantalons de buffle, intérieurement bardés de fer jusqu'à mi-cuisse, leur courte veste si chargée d'orne-

ments métalliques, qu'elle pèse autant qu'une cuirasse et pourrait au besoin amortir un coup de corne, leur ceinture à plis redoublés enveloppant le buste presque de la hanche aux aisselles, leur grand chapeau qui rappelle un peu celui de nos forts de la halle, et la *vara* ou lance, leur unique arme défensive, terminée par une pointe dont la longueur est déterminée.

Les *chulos* sont les troupes légères de la course; les *picadores* en sont les *hoplites*. Ils reçoivent, immobiles, le premier choc de l'ennemi, qu'ils ne peuvent ni fuir ni poursuivre. Ensuite apparurent dans toute leur gloire les deux *espadas* el Gordito et Mendivil, l'épée et la *muleta* sous le bras, avec la contenance, fière et modeste à la fois, convenable à de hardis compagnons qui vont risquer leur vie pour mériter les applaudissements d'un public difficile.

Derrière eux marchait un petit homme de tournure sinistre et mystérieuse, tout de noir habillé. C'était le *cachetero*, dont la fonction est d'abrèger l'agonie du taureau, lorsqu'il ne meurt pas sur le coup au moyen du *cachete*, espèce de poignard qui tranche la moelle épinière.

Le cortège se terminait par un attelage de mules rétives, que maintenaient à grand'peine trois ou qua-

tre garçons de place. Les mules étaient chargées de plumets, de pompons, de houppes, de grelots et de fanfreluches de couleurs éclatantes à ne pas laisser voir le cuir du harnais. De petits drapeaux aux couleurs d'Espagne étaient piqués sur leurs colliers suivant l'usage et donnaient à l'attelage un air de fête contrastant avec son emploi lugubre, qui est de tirer hors de l'arène les cadavres des bêtes mortes, taureaux et chevaux.

La *cuadrille* alla, selon l'étiquette de la place, demander la clef du *toril* au gouverneur de la province, qui présidait la course. Les *picadores* se mirent en arrêt près des *tablas*; — on appelle ainsi la barrière de planches qui entoure le cirque, laissant entre elle et l'estrade circulaire, où commence le premier rang des spectateurs, un couloir, lieu de refuge pour les *toreros* trop vivement poursuivis. — Les *chulos* se dispersèrent dans l'arène comme une nuée de papillons, secouant leurs capes de percaline glacée rose, bleue, vert-pomme, jaune-paille; le garçon de service ouvrit la porte du *toril* en se faisant un bouclier du battant renversé sur lui, et le taureau, après quelques hésitations, s'élança dans la place.

Il n'aperçut pas tout de suite les *picadores* encastés

dans leurs hautes selles, presque debout sur leurs étriers moresques et la lance arc-boutée sous le bras aussi solidement que si elle eût eu pour point d'appui le faucre des cuirasses du moyen âge. Les chulos, qu'il poursuivit quelques pas, le capèrent et le ramenèrent du côté des picadores. Le taureau, avisant cette masse immobile, fondit dessus, et, malgré la douleur que lui fit à l'épaule la pointe de la vara, il força la défense et arriva jusqu'au cheval, qu'il bouscula en désarçonnant à demi le cavalier.

Jusque-là, tout allait bien pour les nerfs des spectateurs novices et sensibles ; mais un coup de corne enfoncé dans le poitrail de la monture du second picador en fit jaillir un flot de sang noir que nous ne saurions mieux comparer qu'au jet de vin violet s'épanchant d'une outre crevée. Le cheval fut vidé presque en un instant et s'affaissa, agitant ses sabots en de faibles ruades. A peine avait-on eu le temps d'enlever le picador et de le poser sur une autre bête.

Plus d'un honnête visage français pâlit et se décomposa, plus d'un front se couvrit de sueur froide, et l'un de nos compagnons quitta la loge, un flacon de sels sous le nez : une minute de plus, il serait tombé en syncope. Les autres restèrent, et, bien que deux ou

trois chevaux décousus, dont les entrailles brimblaient sous le ventre comme des besaces, leur inspirassent une répulsion mal surmontée, ils finirent par s'intéresser à la course et à se passionner pour les *toreros*.

Nous ne décrivons pas une à une les péripéties de la course. Malgré leur inépuisable variété, elles sont toujours les mêmes. La course se divise en trois actes, séparés chacun par une fanfare. On pourrait les intituler la Lance, les Banderilles, l'Épée. Après avoir reçu quelques coups de vara et tué quelques chevaux, le taureau, dont la furie décroît visiblement, est ravivé par les *banderillas* que lui implantent dans le garrot les légers *chulos*. Quand sa rage est suffisamment excitée, l'*espada* se présente, se piète devant lui, l'agace et le trompe par des jeux de *muleta* (morceau d'étoffe rouge soutenu d'un court bâton), et, au moment où la bête penche le muflle, lui enfonce le glaive entre les deux épaules, à l'endroit qu'on appelle la croix. Voilà le programme de la pièce, suivi avec une exactitude à laquelle nous n'avons jamais vu faire une dérogation. Rien ne l'interrompt, pas même une mort d'homme, cas infiniment rare, et qui pourtant s'était produit, nous dit-on, à la première des trois courses

de Vitoria, un picador s'étant luxé l'épine dorsale dans une chute violente. C'était pour cela que les *toreros* avaient des ceintures noires, portant de cette manière le deuil de leur camarade, dont l'enterrement s'était fait le matin. Ils n'en étaient pas moins braves et hardis.

Nous connaissons presque toutes les célèbres épées d'Espagne, depuis Montès le jamais assez loué, dont aucun *torero* n'a dépassé encore l'adresse, le courage et la popularité. Nous avons vu Cucharès, el Chielanero, José Parra, les frères Labi, Cayetano Sanz, el Tato; mais el Gordito nous était inconnu.

C'est un beau jeune homme de physionomie agréable, souriante et douce, qu'un commencement d'embonpoint qui ne nuit en rien à sa grâce et à sa légèreté a fait surnommer ainsi (*gordito* signifie grassouillet). Il portait, ce jour-là, un magnifique costume violet agrémenté d'argent et qui lui seyait à merveille.

Comme Montès, el Gordito excelle dans l'art de manœuvrer le taureau avec la cape. C'était même sa spécialité, il n'y a pas longtemps encore, et il l'a poussée aussi loin que possible. Il a un sang-froid admirable en face de la bête, et son courage va jusqu'à l'insolence; il s'assoit sur une chaise vis-à-vis du taureau

et se croise les bras, défiant le monstre stupéfié de tant d'audace. Comme si ce n'était pas assez, il retourne la chaise et présente le dos aux cornes, épiant à peine d'un coup d'œil par-dessus l'épaule les mouvements de la bête. Quand il se lève et s'en va, on peut juger du sort qui attendait l'homme, à l'état de la chaise aussitôt mise en pièces.

Cette prouesse nous a rappelé une des planches de la *Tauromachie* de Goya, où l'on voit Pedro Romero, une des gloires de l'ancien cirque, tuer le taureau, assis, les fers aux pieds, et n'ayant pour *muleta* que son chapeau. El Gordito est aussi une très-bonne lame; ses coups ont de la certitude et de la régularité.

Mendivil, l'autre espada, nous a frappé par une bizarrerie dont nous ne connaissons pas d'exemple; il se servait d'une *muleta* verte, malgré la propriété qu'on attribue au rouge d'irriter les bœufs et les taureaux.

Somme toute, la course fut ce que les Espagnols appellent *regular*. Les hommes et les taureaux firent bravement leur devoir, sauf une bête pacifique qui fit réclamer les banderilles d'artifice (*banderillas de fuego*) qu'on n'accorda pas, avec des vociférations, des trépiglements et un tapage dont on n'a pas l'idée. Quelques-uns des plus enragés mettaient le feu à leurs

éventails pour faire comprendre par une image leur parole qu'on n'entendait pas au milieu de ce triomphant vacarme. Comment cette légère construction de charpentes, aussi combustibles que des allumettes, ne fut-elle pas incendiée par toutes ces flammèches? C'est un véritable miracle.

Le dîner à la fonda de Pollarès, quoique partagé peut-être entre un trop grand nombre de convives, ne fut pas aussi mauvais que plus d'une correspondance l'affirme, et c'était un joyeux spectacle que de voir cette longue table aussi garnie d'hôtes, sinon de mets, qu'un des gigantesques *repas* de Paul Véronèse.

Une illumination des plus brillantes permettait de voir dans la rue comme en plein jour les figures et les toilettes des jolies femmes. Après avoir bien joui du coup d'œil, nous suivîmes la foule qui se portait vers le feu d'artifice. Il était fort beau : soleils à feux contrariés, cascades, boules de toutes couleurs, fusées, serpenteaux, marrons, bombes à pluie d'or et d'argent, rien n'y manquait. La pièce principale figurait une locomotive dont les roues de feu tournaient avec un train de grande vitesse, quoique la cheminée de la machine eût obstinément refusé de s'allumer. Il est

vrai qu'elle se mit à jeter feu et flamme lorsque les roues s'éteignirent et s'arrêtèrent.

Pendant les explosions lumineuses du feu d'artifice, nos yeux n'avaient pas cessé de suivre la marche de l'heure sur le cadran éclairé d'une église. Il était grand temps de partir. Nous regagnâmes notre calèche, qui nous mena au galop à l'embarcadère du *ferro carril*, et, dix minutes après, nous étions en route pour Madrid.

IV

Un trajet de nuit en chemin de fer n'offre pas grande matière à description, à moins qu'on ne raconte les rêves bizarres qu'inspire un sommeil contraint, où le corps cherche en vain une bonne posture. Aux gares, quelques cris glapissants indiquant le nom de la station, quelques lueurs vagues éclairant des architectures ensevelies dans l'ombre et des figures sans doute fort ordinaires qui prennent sous le rayon un aspect fantastique, des bruits de ferraille, de tampons entre-choqués, des sons de cloche et le sifflet aigu de